

LE VIZCAYA, croiseur cuirassé.

Le Vizcaya, qu'une bombe du croiseur américain Brooklyn a avarié lund...

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 8 juin — Indications pour la Louisiane — Temps en partie couvert; vent du sud.

L'AGENCE PINKERTON.

Washington, 8 juin.—A la suite d'assertions répétées annonçant que William A. Pinkerton, de Chicago, s'était rendu à Washington pour conférer avec les fonctionnaires du département de la marine et du département de la guerre au sujet des espions dans les Etats-Unis, il est déclaré, sous bonne autorité, aujourd'hui au département du trésor, que M. Pinkerton n'a jamais été mandé pour conférer à cet égard.

Il est venu à Washington, dit-on, pour donner aux chefs des départements l'assurance que son agence ne travaille pas pour l'Espagne.

Le fait que ses agents ont été employés à des enquêtes sur les expéditions de fibustiers avant la déclaration de guerre et les relations suivies qui ont alors nécessairement existé entre l'agence et les représentants espagnols aux Etats-Unis, a conduit à croire dans quelques cercles que Pinkerton était resté au service de l'Espagne après le commencement des hostilités. Et c'est pour expliquer l'attitude exacte de son agence et exprimer sa loyauté au gouvernement que M. Pinkerton est venu à Washington.

On n'a jamais songé à Washington à l'emploi des agents de Pinkerton, attendu que le service secret du gouvernement que dirige M. Wilkie est excellent et qu'on outre une barrière légale s'oppose à l'emploi des autres.

Chez le Président.

Washington, 8 juin.—M. Day, secrétaire d'Etat, a été le premier à saluer le président ce matin. Il a passé une demi-heure environ avec M. McKinley. En quittant la Maison-Blanche M. Day a dit qu'aucune dépêche importante n'avait été reçue.

Le bruit courait aujourd'hui à la Maison-Blanche que le capitaine

FRANCE ET ETATS-UNIS.

Nous avons reçu, hier soir, de Paris, deux dépêches extrêmement intéressantes, que nous publions, ce matin, et que nous relevons éditorialement, précisément parce qu'il est question d'une alliance entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, que l'on oppose à celle si naturelle qui existe, ou, tout au moins, devrait exister entre ce pays et la France.

C'est dans une conversation qu'il a eue avec un rédacteur du Matin et un rédacteur du Temps, que M. Chauncey Depew a exprimé ses vues à ce sujet.

M. Chauncey Depew — et il a cent fois raison — ne croit pas à la possibilité d'une alliance sincère et durable entre l'Angleterre et l'Union Américaine.

Il y a trop d'oppositions entre les institutions des deux pays — l'un, le plus aristocratique, et l'autre, le plus démocratique du globe, tandis qu'il y a complète similitude de tendances et d'aspirations entre les deux grandes républiques de l'ancien et du nouveau monde.

M. Chauncey Depew aurait pu même aller plus loin et démontrer qu'il est impossible de trouver, à notre époque, deux puissances où l'antagonisme des intérêts matériels soit aussi flagrant, qu'entre l'Angleterre et les Etats-Unis. Il y a entre les deux pays, au point de vue des antécédents, au point de vue des aspirations commerciales et industrielles, une antinomie à jamais inconciliable.

N'en voyons-nous pas, tous les jours, des exemples frappants?

Il n'en est pas ainsi pour la France et les Etats-Unis, dont les intérêts se concilient si facilement. Nous n'en donnerons pour preuve que le traité de réciprocité, qui vient de se conclure récemment entre les deux républiques. C'est là un argument qui réduit à néant tous les paradoxes des quelques anglomanes qui se trouvent, par-ci par-là, aux Etats-Unis.

A MADAGASCAR.

Le général Gallieni a adressé au administrateurs et commandants de cercles une circulaire pour les informer que le département des colonies avait décidé de mettre au compte du budget local de Madagascar une partie des dépenses militaires, environ 2,100,000 francs, et pour les inviter à rechercher dans chacune des provinces les moyens de se créer de nouvelles ressources soit en diminuant les dépenses existantes, soit en augmentant ou en créant certaines impôts indigènes.

De son côté, le gouverneur général s'occupe d'étudier s'il ne serait pas possible de diminuer les dépenses occasionnées par certains services généraux de la colonie, ayant reçu, à l'origine, une organisation trop développée et ne répondant pas à l'importance des besoins auxquels ils sont chargés de satisfaire. De même, il fait examiner si les impôts indigènes, déjà créés peuvent être modifiés de manière à fournir un surcroît de recettes.

J'ai fait auprès du département, ajoute le général Gallieni, toutes les réserves nécessaires au sujet des conséquences des nouvelles mesures budgétaires qu'il vient d'ordonner. Les recettes d'ordre général (douanes, taxes de consommation, patentes, etc.) ont fourni, en 1897, un total approximatif de quatre millions et les impôts indigènes ont donné environ trois millions. Nous devons tout faire pour que ces résultats favorables, que l'administration de la colonie a déjà obtenus, malgré la

situation très critique que nous venons de traverser pendant ces deux dernières années, ne soient pas compromis par les nouvelles charges qui nous sont imposées.

Notre colonie est encore en voie d'organisation et tout lui manque, routes, lignes télégraphiques, ports, moyens de transport, établissements d'essais agricoles et industriels, etc., pour permettre la mise en œuvre des ressources et richesses qu'elle possède. De plus, bien que la pacification se soit étendue sur la plus grande partie de l'île, il n'en reste pas moins encore, dans certaines régions de l'Ouest et du Sud, des peuplades hostiles et pillardes dont la soumission nécessitera encore de gros efforts de la part de nos troupes.

Cette soumission seule permettra, d'ailleurs, à nos compatriotes de se rendre en toute sécurité dans ces contrées, inconnues jusqu'à ce jour, qui ne nous ont pas livré le secret de leurs ressources agricoles ou minières, et par suite, ne nous fournissent encore aucune recette pour notre budget.

Malgré tout nous ne négligeons rien pour donner satisfaction au département et pour nous efforcer, malgré les nouvelles et importantes charges qui vont nous incomber, de maintenir notre budget local en équilibre. Les énormes difficultés que nous rencontrons nous ici à l'origine, pour l'organisation et l'administration de notre nouvelle possession, ne doivent pas nous faire oublier ce principe: que la colonie doit arriver progressivement à subvenir à toutes les dépenses, aussi bien civiles que militaires.

LORD KELVIN

LA FIN DU MONDE.

"Cultivons notre jardin" disait Candide. Il avait raison: et M. Gladstone, au contraire, avait tort, quand il employait ses loisirs à abattre des arbres, dans la forêt de Hawarden. Car d'une conférence faite récemment dans un congrès scientifique par Lord Kelvin, le plus fameux des savants anglais d'à présent, il résulte que la culture des jardins est le meilleur moyen que les hommes aient à leur disposition pour prolonger d'un siècle ou deux l'existence de l'espèce humaine, tandis que, au contraire, tout arbre abattu risque de faire finir le monde quelques jours plus tôt. Mais, de toute façon, Lord Kelvin tient désormais cette fin du monde pour assez prochaine. Encore quatre siècles, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, et la vie s'éteindra à la surface du globe. Notre vieille histoire, "tousjours en marche," pour en finir s'arrête. Pour la première fois, paix et le repos régneront sur la terre. Et cette prochaine extinction de notre espèce n'aura point pour cause comme on pouvait croire, les péchés des hommes, ni leur dégénérescence sous l'effet d'une civilisation excessive. Elle viendra simplement, suivant Lord Kelvin, de ce que, dans quatre siècles, toute la quantité d'oxygène disponible aura été épuisée. L'humanité mourra étouffée, voilà tout: encore que la civilisation ne soit pas sans avoir sa part de responsabilité dans cette imminente catastrophe, puisque Lord Kelvin estime que la vie aurait pu se prolonger un ou deux siècles de plus si nous avions eu le bon esprit de continuer à habiter les forêts primitives au lieu de les abattre pour construire des villes.

Telles sont les conclusions de sa conférence. Elles m'ont pa-

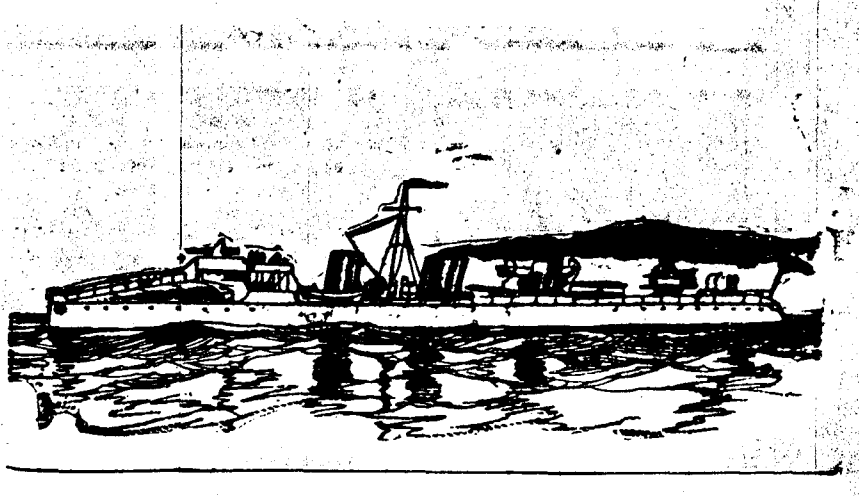
ru assez intéressantes, écrit un correspondant, pour valoir la peine d'être signalées. Quatre siècles, sans doute c'est beaucoup de temps; mais, en somme, on peut dire aussi que ce n'est pas trop. Bien des personnes ont peut-être déjà fait des projets pour l'avenir de leur famille, ou de leur patrie, dans quatre cents ans: qu'elles sachent donc que cet avenir se trouvera fatalement interrompu, et, s'il y a lieu, qu'elles changent, en conséquence, leurs dispositions testamentaires! Dans quatre cents ans, il n'y aura plus sur la terre ni hommes ni bêtes. Et ce n'est point Mathieu Laensberg qui nous le prouve, ni même l'archange Gabriel: c'est le plus grave, le plus autorisé, le plus savant des savants, un homme qui, à force de science, a mérité d'échanger son nom familial de Thomson contre le nom plus relevé de Lord Kelvin! Mais pour ce qui est des arguments scientifiques sur lesquels il a fondé cette importante prédiction, je ne crois pas pouvoir mieux faire que de les transcrire littéralement, tels que je les trouve résumés par M. John Munro, dans la dernière livraison du Cassell's Magazine. Les moins experts de nos lecteurs sera encore, sûrement, plus à même que moi d'en apprécier la valeur. Voici:

Lorsque la terre a commencé à se refroidir, elle était entourée d'une atmosphère d'azote et d'acide carbonique. Il ne s'y trouvait, sans doute, aucun élément libre d'oxygène, puisqu'on n'en a point découvert dans les cavités des roches primitives, du granit, par exemple. Tout ou presque tout l'oxygène de l'atmosphère d'à présent a été produit par la végétation, qui sous l'action du soleil, a le pouvoir de dégager l'oxygène de l'eau et de l'acide carbonique. Peut-être la première quantité d'oxygène a-t-elle été fournie à l'atmosphère par des plantes telles que les conferves, qui fleurissent par les plus intenses chaleurs. Toujours est-il que l'oxygène est ainsi passé dans l'atmosphère et que, au cours des siècles, les plantes et les arbres ont continué à préparer de l'air pour la respiration des espèces animales. Et, ce faisant, la végétation a aussi emmagasiné du carbone sous la forme de bois et de feuillage.

Etant donné qu'il n'y avait point d'oxygène dans l'atmosphère primitive, la quantité d'oxygène de notre atmosphère est donc tout juste suffisante pour la combustion de toute la végétation vivante et de ses restes morts, à la surface de la terre. On sait en effet que la proportion d'oxygène de l'air est accrue par l'accroissement de la végétation, et diminuée par la combustion de la matière végétale. A combien se monte donc notre provision d'oxygène?

Tout mètre carré contient en moyenne dix tonnes d'air, c'est-à-dire environ deux tonnes d'oxygène. Et comme la surface de la terre est de 510 millions de millions de mètres carrés, il en résulte que la quantité totale d'oxygène à notre disposition est de 1,020 millions de millions de tonnes.

Et puisque cette quantité doit être suffisante pour la combustion de tout le combustible dérivé de la végétation, — comme, d'autre part, une tonne de combustible demande, pour brûler, environ trois tonnes d'oxygène, — il n'y a donc pas sur le globe entier plus de 340 millions de millions de tonnes de combustible. Encore toute cette quantité n'est-elle pas à notre disposition; car sans doute une forte part s'en trouve sous la mer, ou dans les profondeurs de la terre. La population présente du



FUROR, contre-torpilleur.

Le Furor, qui nous apprend une dépêche, a été endommagé pendant le bombardement de Santiago de Cuba...

globe étant de 1,500 millions d'hommes, chacun de nous ne dispose que d'environ 200,000 tonnes de combustible, ce qui est en somme fort peu, quand on songe par exemple, à ce que dépense, en charbon, un industriel ou un armateur. Or, Lord Kelvin, fondant ses calculs sur l'accroissement de la population et le développement des industries qui exigent une forte dépense de combustible, est arrivé à cette conclusion formelle: que notre provision de charbon ne saurait durer plus de cinq cents ans.

Mais ce n'est point là, à proprement parler, une découverte nouvelle: et ce n'est pas sur ce fait que Lord Kelvin a surtout attiré l'attention de ses auditeurs, dans la séance du récent congrès scientifique de Toronto, où il a exposé ses idées sur l'avenir du globe terrestre. Il a découvert que, la combustion de charbon ne pouvant se faire sans absorber de l'oxygène, ce n'est point dans cinq siècles, mais dans quatre seulement que la vie deviendrait impossible à la surface de la terre, tout l'oxygène de l'air ayant été absorbé et remplacé par de l'acide carbonique.

Tel est l'avenir que nous promet l'éminent géologue. Cent ans avant d'avoir épuisé sa provision de charbon, notre espèce périra asphyxiée, comme persistent déjà, dans nos villes, tant de malheureux accourus de leurs villages pour assister aux dernières conquêtes de la civilisation! De même que nous étouffons déjà à Paris, nos arrière-petits enfants étoufferont dans le monde entier. Et les remèdes que propose Lord Kelvin, pour retarder la catastrophe, lui-même ne semble pas les croire bien efficaces, ni surtout s'attendre beaucoup à les voir employés. Le seul remède sérieux serait, pour lui, de cultiver d'énormes quantités de végétation, pour accroître la provision d'oxygène disponible. Il conjure les colonisateurs, dans l'intérêt même de l'avenir de leur race, de s'abstenir autant que possible de défricher les forêts. Et pour ce qui est de nous, les sédentaires, il nous engage à nous occuper tous désormais de la culture d'arbres fruitiers et de plantes fourragères, de façon à prolonger de quelques années la vie de nos descendants, au lieu de hâter, comme nous faisons, la fin de l'espèce humaine, sous prétexte de travailler à la civilisation!

La viande de chien était un de leurs plats favoris; ils recherchaient les jeunes chiens comme on recherche les poulards; et les chapons. Ils goûtaient presque autant les chats. La chair du chat nous avait la vertu de les guérir des effets du vertige et du mauvais œil. Les saute-elles et les scorpions accommodés en friture formaient un autre aliment très estimé. Le naturaliste Al-Djahey, qui vivait au dixième siècle de notre ère, raconte que, ayant visité les tribus arabes de Basorah, il constata avec surprise qu'elles ne mangeaient pas de sauterelles: «Il n'y a pourtant rien de plus délicieux», observe-t-il. Il rapporte encore que, étant allé voir son ami le poète Roobah, il se fit en suite préparer des lézards. Malgré le culte presque religieux qu'il professait pour le cheval, les Arabes étaient hippophages. Seulement, ils ne mangeaient que les chevaux d'attelage, et jamais ceux de course. Une tête de cheval rôtie ou bouillie, des boyaux de cheval farcis de riz et de fines herbes, formaient des mets très populaires. On mangait toute sorte de mollusques et d'insectes. Les Arabes étaient très friands de serpents noirs, qu'ils chassaient au moment précis où ces animaux changent de peau, leur chair devenant plus tendre à cette saison.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

L'orchestre mexicain attire toujours la foule au Parc Athlétique. On aime surtout les airs mexicains, qui ont un charme si entraînant et dont le rythme est si entraînant. Le Capt. Paven a aussi dans son orchestre quelques solistes de beaucoup de valeur. M. Espinosa, par exemple, et M. Murguia.

C'est toujours à lundi, à mercredi prochains, et au samedi suivant, que sont fixés les concours pour le fameux Cake Walk, objet de tant de convoitises et de curiosités.

West End.

Nous avons pu, hier, passer un moment bien agréable au West End. Nous y avons entendu de la bonne musique, des compositions des grands maîtres de tous les pays et de toutes les écoles, exécutées avec autant d'entrain que de correction.

N'oublions pas les brillantes danses d'Amata, qui font fureur, en ce moment; tant les effets de lumière sont éblouissants et surprenants.

Le bon Berleureau a toutes les attentions. Hier il entre chez un chapelier: — Mettez un chapeau à mon chapeau, dit-il, mon oncle est très malade. Je lui rends visite; il verra que j'ai pensé à lui.

La nourriture des anciens Arabes.

Ce que mangeaient les anciens Arabes, d'après un érudit égyptien que cite la «Revue des Revues».

—Où.

—C'est même pour ça que je n'avais pas le droit d'aller les prendre par le collet pour les flanquer à la porte.

—Assurément, la loi est ainsi faite mon cher client.

—Et, "la possession d'état" c'est d'être installé quelque part, d'y avoir son domicile, de passer pour le propriétaire... le maître...

—C'est cela.

—Et bien, je vais de ce pas la prendre, "la possession d'état"... Et une fois que je serai... dans ma maison... tant pis pour ceux qui viendront m'y embêter... Elle sera pour moi, cette fois, la loi...

—Mon Dieu, il me semble, en effet, que cette opinion peut se soutenir...

Et, ne vous tourmentez pas, monsieur Bonnefoy, voilà vingt ans que je pratique une gymnastique qui me permettra de la soutenir... éloquentement.

Il toucha du doigt son biceps nerveux, tendu comme une corde... et, prenant son chapeau: — A vous revoir, monsieur le notaire... Je vais, de ce pas, organiser ma "possession d'état".

Mais cette belle humeur belliqueuse n'eut pas l'occasion de se manifester. Personne ne vint troubler Alexandre dans la maison paternelle où il rentra comme on entre en pays conquis.

La maison était à peu près comme lorsqu'il l'avait quittée. Rien n'était changé dans la cuisine enfumée ou le fauteuil de paille du père Thibaudier — le vieux fauteuil de paille — s'accoutait toujours à la cheminée dont le foyer n'avait pas encore eu le temps de s'éteindre tout à fait.

Rien de changé non plus dans le salon-salle à manger toujours aussi froid, aussi morose, aussi renfrogné avec ses chaises rangées autour de la table à rallonges et les deux fauteuils de crin noir qui montaient la garde de chaque côté de la pendule à colonnes torses...

La fragilité de la vie humaine est sur le tapis.

—Dire qu'on peut sortir de chez soi bien tranquille, et recevoir sur la tête une tuile qui vous tue net!

—Oh! moi, dit Berleureau, je n'ai pas cela à craindre: les médecins m'ont prouvé que je mourrai d'une maladie de cœur!

Sirop calmant de Mme Winslow. Ce sirop est en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION avec un SUCCÈS PARFAIT. CALME L'ENFANT AGITÉ ET SOULAGE LES DOULEURS GÉNÉRALES. C'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "Sirop calmant de Mme Winslow", n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.

—Qu'est-ce que c'est? fit la vieille femme de son ton le plus rogue.

—Un petit acte extra-judiciaire que je vous remets, parlant à votre personne, madame Rencurel...

—Et tu vas laisser faire ça? Elle eut un geste de défi.

—Deux malles à remplir... nos quatre guenilles à mettre dedans... Et ouste!

—Où.

—C'est même pour ça que je n'avais pas le droit d'aller les prendre par le collet pour les flanquer à la porte.

—Où.